

**PARC DE LA VILLETTE**  
**Rencontres des Cultures Urbaines 1998**

**REVOLTE, AFFIRMATION, CREATION**  
**Les jeunes ont ils la haine ?**

Les vendredi 16 et samedi 17 octobre 1998  
Grande halle – salle Boris Vian

Colloque organisé par Cultures en Mouvement

COLLOQUE DES 16 ET 17 OCTOBRE 1998

## « REVOLTE, AFFIRMATION, CREATION : LES JEUNES ONT-ILS LA HAINE ? »

*Colloque organisé par Cultures en Mouvement*

### LES "JEUNES" INTERPELLENT LA SOCIÉTÉ

Le lieu était bien choisi (La Villette dans le cadre des "Rencontres des Cultures Urbaines"), le moment aussi (le lendemain des manifestations lycéennes), le titre en revanche a suscité la controverse. "Les jeunes ont-ils la haine ?", le 11e débat\* n'a pas laissé indifférent un public venu nombreux. Autour d'une question centrale portant sur l'attitude d'une société face aux mouvements de la jeunesse, l'espace du débat s'est ouvert sur différentes facettes d'un fait social complexe et ambivalent et a suscité de nombreuses pistes de réflexion.

En ouvrant la rencontre, Armand Touati a souligné le caractère "éternel" de la question et sa brûlante actualité. La formulation était certes "gonflée" risquant de concourir à la stigmatisation mais elle était justifiée car une large partie de la jeunesse revendique et utilise le terme de "haine".

#### Haines, rages, dégoûts

Distinguant la "haine" de la "rage" (qui est une expression de la douleur intérieure moins rationalisée), Hakima Aït El Cadi a mis l'accent sur ses modalités d'expression. Qu'elle soit dirigée contre les forces de l'ordre, les "transitaires" (ceux qui circulent mais n'habitent pas le quartier), les pairs voire le quartier, la haine est aussi bien souvent dirigée contre soi-même. Pascal Hintermeyer a complété cette approche en évoquant également "la haine des institutions qui sont souvent perçues comme rigides et sourdes mais aussi celle plus diffuse, qui peut servir d'exutoire à la protestation contre les multiples frustrations de la vie suburbaine."

Pour Michel Fize, la "haine" ne doit pas être prise au premier degré. Cette formulation ne prend pas forcément en compte une volonté destructrice et s'apparente davantage au fait "d'être dégoûté", une autre expression souvent usitée. Ainsi, la haine peut coexister avec la candeur, la débrouillardise, la générosité, l'innovation ou encore l'intelligence sociale. Sandra Béviard a également insisté sur l'existence d'une rage de vivre positive, quand elle conduit notamment à fonder une contre-culture comme le mouvement Hip hop. "Avoir la haine" est une expression ambivalente qu'il convient de manipuler avec précaution. Michel Fize a d'ailleurs souligné le danger des tentatives de stigmatisation qui visent à distinguer deux jeunesses, d'un côté la "bonne", scolarisée et de l'autre, la "mauvaise" en proie à une kyrielle de difficultés.

Chacun ayant besoin de se construire une identité sociale, les quartiers d'exil n'ont pas le monopole du mal de vivre. Parfois, la régulation de cette crise des valeurs, des limites et du sens ne prend chair qu'à travers "un corps-à-corps à la fois réel et symbolique avec le monde" (David le Breton). Moyen d'affirmation poussant les pouvoirs publics à la négociation, sentiment de jubilation et de puissance en faisant corps avec les autres, la violence urbaine constitue aussi une caisse de résonance à travers les médias. Pour David Lepoutre la haine est une construction sociale fondée sur un système de vengeance qui permet de réparer, par une atteinte aux biens et aux personnes, un affront ou un déshonneur ressenti pour soi-même ou pour le groupe. Quoi qu'il en soit, la révolte s'oppose à la résistance de nos sociétés à assumer leur histoire et leur ambivalence.

## Des mythes collectifs défaillants

Aujourd'hui, la "lutte des classes" s'effacerait au profit des questions d'intégration ou d'exclusion. Si certains participants ont pu souligner le rôle moribond des idéologies, ces frustrations ne sont pas pour autant en mesure de faire naître un mouvement voire un nouveau mythe collectif. Pour expliquer la révolte, le rôle des parents a longuement été souligné, celui de l'école également. A travers son expérience de formateur en pratiques sociales, Pierre Coupey s'est d'ailleurs rendu compte de la prégnance du "manque" de ces institutions. Si René Badache a mis l'accent sur la nécessité de "réinventer des espaces transitionnels et des rituels de passage pour trouver la confiance", Joseph Rouzel a, quant à lui, souligné le danger d'une société qui, en donnant à la science une place omnipotente, finit par discréditer la parole du sujet.

Pour Jean-Pierre Klein, il n'est pas nécessaire de chercher les raisons pour trouver des solutions. En présentant des projets intégrant professionnalisme et exigences de résultats à des jeunes en grande difficulté, l'Art-thérapie ou encore le Théâtre-forum de René Badache visent à remettre la personne au cœur de la société et l'histoire dans le non-spectaculaire.

## Les limites de l'action sociale

S'il semble nécessaire de savoir "comment on parle des jeunes" pour Thierry Goguel d'Allondans, il est également fondamental "de faire connaître cette population auprès de l'État, des décideurs des politiques et du grand public" (François Chobeaux). Une telle approche vise à faire éclater les cadres classiques de l'action sociale. Cela passe par une autre répartition des tâches entre bénévoles et professionnels, mais aussi par une "meilleure complémentarité entre travailleurs sociaux et autres acteurs du champ social" (Laetitia Violet-Chartier). Sur ce point, l'expérience que mène Jacques Deriez au sein de "Cap Aventure" est particulièrement intéressante. En axant son travail sur l'écoute et la parole par rapport aux passages à l'acte.

## Une dimension inédite de la révolte?

Mais il n'existe pas de solution idéale, qui serait applicable et efficace face à toutes les formes de souffrance. François Chobeaux a mis l'accent sur un des écueils du travail social, lorsqu'on se trouve par exemple en présence de personnes qui n'espèrent plus rien. Cet état de fait pose le problème des limites de l'action sociale : "Jusqu'où peut-on aller pour les accompagner ?" a interrogé François Chobeaux.

Si à Québec, on assiste à une certaine ritualisation de la violence, comme a pu l'expliquer Denis Jeffrey, les manifestations ponctuelles de la violence urbaine en France ne posent pas moins la question de la dimension "révolutionnaire". Joseph Rouzel a mis en évidence le caractère à la fois novateur et inquiétant de cette révolte, qui pour la première fois, "touche les racines du lien social". L'attitude du politique face à de tels phénomènes ne contribue pas à la régulation de ces crises.

A juste titre, Thierry Goguel d'Allondans préfère parler d'adolescents plutôt que de jeunes, rappelant ainsi le caractère limité de cette révolte qui s'inscrit dans la période difficile de l'adolescence.

A l'instar de Laetitia Violet-Chartier, la question suivante s'impose : "Quelle aire et quelle ère allons-nous offrir aux générations à venir ?". L'actualité ne manque d'ailleurs pas de nous rappeler périodiquement la pertinence d'une telle interrogation. Car quand le spectre du chômage et de la précarité pointent à l'horizon, les conditions sont réunies pour que la haine se répande comme une traînée de poudre chez tous ceux qui se sentent floués et désabusés par une société sans véritable projet.

Nathalie Ferron.

\* avec le concours de France Culture et de La Cinquième.